

Nous sommes en mai 1996. Janine, soixante-douze ans, est malade d'Alzheimer depuis presque deux ans. Elle me dit :

*Je n'en peux plus. C'est fini. Je ne peux plus me rattraper.
Maintenant je suis foutue, moulue.
Moulue. Moulue. Moulue.¹*

Je ne peux plus me rattraper ... Janine tombe en une chute vertigineuse dans les ténèbres d'un puits. Et moi, son mari, pouvais-je la rattraper ? Avec quelle échelle descendre au fond de son puits pour la faire remonter à la lumière ? J'ai bien essayé de la ramener à la lumière de la raison quand, ne me reconnaissant plus, elle disait : *Où est Jean ?*

Je lui réponds :

- Mais c'est moi !

- Ce n'est pas toi.

Je sais qui est qui.

Je ne peux pas me mentir à moi-même.²

Alors j'ai compris qu'au lieu de la faire sortir de la prison de son puits, il fallait que j'y entre. J'écris dans mon journal :

Comment te rejoindre ? Je cherche ton regard, mais il est absent, plongé dans je ne sais quel abîme.³

Combien de degrés faudra-t-il descendre ? Il faut de la force pour (re)monter. Il en faut davantage pour descendre. Il faut de la force pour se battre. Il en faut plus pour accompagner.⁴

J'ajouterais aujourd'hui : *Quand on se bat, on peut espérer la victoire. Quand on accompagne, il faut à l'avance accepter la défaite. Mais la victoire remportée, malgré tout, est d'un autre ordre.*

Que signifie, au-delà de l'image de l'échelle, entrer dans le puits de Janine ?

En juillet 1995, elle me dit :

Si tu savais comme je suis triste !

1 Jean Witt, *La plume du silence/ Toi et moi...et Alzheimer*. Paris : Les Presses de la Renaissance, 2007, p. 287.

2 *Ibid.*, p.20.

3 *Ibid.*, p.13.

4 *Ibid.*, p.16.

*Si tu me voyais de l'intérieur,
tu me verrais.*

Voir Janine de l'intérieur... ce ne sont pas les yeux qu'il fallait ouvrir, mais les oreilles, les oreilles dont Erri de Luca fait le lien avec le puits : « *Une paire d'oreilles tu as creusée en moi* », dit David à Yod dans le psaume (40, 7). *Creusée comme le verbe de celui qui perce le sol pour y aménager un puits. En terre d'aridité, le puits est une richesse. Des oreilles comme des puits où montent et descendent des seaux, questions et réponses, vides et pleines. Des oreilles pour contenir, retenir.*⁵

Face au puits d'oubli qui se creusait inexorablement en Janine à la mesure de ses pertes de mémoire, j'ai construit un puits de mots. Le jour, les paroles de Janine remplissaient mes oreilles, le soir, je les versais dans mon journal. De ce journal, j'ai tiré mon livre *La plume du silence*. Faisant silence j'ai prêté l'oreille... et ma plume à mon épouse. J'ai mis en exergue cette citation :

*Mon cœur a frémi de paroles belles (Ps.45, 2)*⁶.

Prêtons l'oreille au frémissement de cette source. Les paroles de Janine sont d'autant plus belles qu'en raison de sa maladie elle ne peut *pas se mentir à elle-même*. Écoutons sa voix *qui s'élève de l'abîme dans l'instant du poème*.⁷

- J'ai été tamponnée. J'ai été harponnée. J'ai été foudroyée. J'ai été catapultée comme une pauvre vieille. Plus rien ne m'intéresse. J'ai été bousculée trop fort par je ne sais qui.

- Je suis avec toi, Janine.

- Mais tu n'es pas moi, avec cette souffrance dans la poitrine.

- Mange un peu.

- Quand on n'a pas goûté quelque chose, on ne sait pas ce que c'est. Ce que j'ai c'est très dur. Je veux mourir. Mourir me serait plus doux que ce que j'endure. Je vais souvent au cimetière. Je regarde les tombes et ça ne me démolit pas. Quand ça sonnera pour moi, je serai épanouie. Ce sera la fin. Ce sera enfin la fin.

Si je meurs, et s'il y a des fleurs, ne les enlève pas. Je ne veux pas que ce soit triste.

Je vois ce jardin que j'ai tant aimé. Et maintenant je le déteste, car j'y suis prisonnière.

Je voudrais être comme les autres, mais je ne suis pas comme les autres. Je voudrais être ce que je ne suis plus.

Je regarde dehors : Je vois ces feuilles qui bougent. Je les envie. Elles font ce qu'elles veulent. Et moi, rien. Des jours de rien, voilà ce que je vis.

Dis-moi, dis-moi. Dis-moi pourquoi je pleure. Voilà le soleil, et moi je ne suis plus dans le soleil.

*J'ai des cris dans la bouche. Ils ne sont pas fous. Ils sont normaux dans l'état où je suis.*⁸

- 109 -

Janine crie du fond de l'abîme où une chute vertigineuse l'a précipitée. Ses cris sont ceux du psalmiste. Ils

5 Erri de Luca, *Comme une langue au palais*. Traduction de Danièle Valin. Paris : Gallimard Arcades, 2006, p.14. Citation de Anne Mounic, « La promesse du puits ou l'accomplissement dans le glaive », *Peut-être*, revue poétique et philosophique. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, N° 3, 2012, p.216.

6 Les citations bibliques se rapportent à la traduction de l'Ecole biblique de Jérusalem. Paris : Les Editions du Cerf, 1956.

7 Anne Mounic, *op. cit.*, p. 218.

8 Jean Witt, *op.cit.*, pp.24-32 (extraits).

ne sont pas fous. Comme je les faisais miens, ils m'ont ouvert la porte de la prière.

Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur :

Seigneur, écoute mon appel !

Que ton oreille se fasse attentive

au cri de ma prière (Ps. 130,1-2).

- 110 -

La prière qui monte des profondeurs de l'abîme peut-elle franchir la distance qui nous sépare du Très-haut ? Mais déjà elle est franchie, car *l'oreille de Dieu est dans le cœur du suppliant*, comme le dit saint Augustin qui prête à Jonas, englouti dans le ventre de la baleine, la prière du « De profundis ». *Il faut une délivrance*, dit encore saint Augustin, *ou c'est toujours l'abîme. Mais crier du fond de l'abîme, c'est se relever de l'abîme, et le cri est le début d'un dégagement.*⁹

Aussi, Janine a-t-elle crié pour se libérer. En même temps, et plus profondément, elle m'a appelé à l'aide. Que je lui donne la main pour la sortir du gouffre où elle est tombée, même si cela est impossible.

*Je voudrais être comme tout le monde. Ah ! Non pas ça ! Je veux être normale. Je veux redevenir moi-même. Tu crois que je vais redevenir normale ? Je suis une idiote. Une idiote intelligente, c'est ça le pire. Jean, aide- moi !*¹⁰

*Qui est-ce qui va m'aider ? Quand est-ce qu'il y en aura un qui va se déshabiller pour m'habiller, moi ?*¹¹

En même temps qu'elle définit sa maladie comme un déshabillement, elle me fait comprendre que je ne peux l'aider qu'en acceptant d'être *déshabillé* moi-même.

Autre appel à l'aide :

- *Papa et maman sont partis. Tu t'occuperas de moi ?*

- *Bien sûr.*

- *Je m'appelle Janine pour que tu puisses me parler.*¹²

Pas seulement l'écouter. Aussi lui parler pour la maintenir dans cette relation d'un JE à un TU. *JE m'appelle Janine pour que TU puisses me parler.*

Et enfin, en février 1998 :

- *Aide-moi, pas pour ça (elle tire sur son pull-over), mais à vivre.*

- *Je ferai tout mon possible.*

- *Aime-moi et tu arriveras.*¹³

Si Janine vit sa maladie comme une chute dans l'abîme, comme un dépouillement-dévêtement, elle la vit

9 Albert-Marie Besnard, *St Augustin. Prier Dieu. Les Psaumes*. Traduction Jacques Perret. Paris : Cerf, 1964, p.149.

10 Jean Witt, *op.cit.*, p.46.

11 *Ibid.*, p.227.

12 *Ibid.*, p.194.

13 *Ibid.*, p.214.

aussi comme un dépaysement. Ses *paroles belles* deviennent alors celle d'une exilée, de quelqu'un qui a le mal du pays, le *Heimweh*... le *Alzheimweh*.

*Ce qui m'ennuie, c'est que je perds la mémoire.
Je crois que c'est parce que je suis maintenant absente
depuis trop longtemps de la maison.
Je voudrais partir d'ici et rentrer à la maison.
Quand est-ce que je serai revenue à moi-même ?!*¹⁴

Par son dépaysement, Janine me dépayse spirituellement. Elle me fait entendre la parole adressée par Dieu à Abraham :

Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai (Gen. 12, 1).

Par sa maladie, Janine me quitte. Mais elle m'invite à me quitter moi-même et m'interroge, par son existence, sur mon propre désir. *Va vers toi-même*, tel est le message que Janine m'a glissé à l'oreille lorsqu'elle a dit : *Quand est-ce que je serai revenue à moi-même ?* Elle m'a fait creuser plus profond mon puits. Elle m'a fait comprendre qu'étant absent depuis trop longtemps de ma maison intérieure, j'avais perdu la mémoire de Dieu. Sa question récurrente, *Où est Jean ?*, prenait un sens nouveau. Oui, où étais-je ? N'étais-je pas loin de moi-même ?

Juillet 1996. Je viens de cueillir les premiers haricots verts et montre à Janine le panier que j'avais rempli.

- *Regarde, ce soir on mangera des haricots verts.*
- *J'aime pas*, répond-elle.
- *Comment, tu n'aimes pas les haricots verts ?*
- *Je ne peux pas aimer quelque chose puisque je ne suis pas dans mon pays.*¹⁵

Je m'attendais à ce qu'elle se réjouisse. Mais sa réponse était celle d'une exilée en résonance avec le psaume 137 :

*Au bord des fleuves de Babylone
nous étions assis et nous pleurons
nous souvenant de Sion ;
aux peupliers d'alentour
nous avons pendu nos harpes.*

*Et c'est là qu'ils nous demandèrent,
nos geôliers, des cantiques,
nos ravisseurs, de la joie :
« Chantez-nous, disaient-ils,
un cantique de Sion. »*

14 Ibid., p 61.

15 Ibid., p.80.



Michèle Joffrion, *Au jardin des Hespérides*. Manière noire.

*Comment chanterions-nous
un cantique de Yabvé
sur une terre étrangère ? (Ps.137,1-4).*

Au cours d'une de nos causeries du soir, selon son expression, mon étrangère bien-aimée me dit :
- *Tu m'aideras à rentrer à la maison. Je t'inviterai. Tu seras le premier à la visiter. Je t'inviterai à dîner.*
- *Oh merci pour l'invitation ! Elle est comment, ta maison ?*
- *Elle ressemble à la maison d'ici. Elle est belle, tu verras.*¹⁶

Quelques jours après, me prenant par la main, Janine me fait visiter notre maison. Elle me montre le salon :
- *C'est moi qui ai fait tout ça. Regarde le poêle alsacien, le coffre, les tapis, les tableaux...*
- *C'est beau...!*

Puis elle m'entraîne dans le jardin qu'elle me fait découvrir aussi.
- *Tu as vu le fond du jardin ?*

Nous arrivons devant la gloriette somptueusement recouverte de roses en ce mois de juin 1995.
- *C'est magnifique ! dis-je.*
- *C'est Jean qui a taillé les rosiers.*

Janine fait de moi le visiteur émerveillé de notre maison, de notre jardin et de notre amour dépaycé¹⁷ :
*Que mon bien-aimé entre dans son jardin,
qu'il en goûte les fruits délicieux (Cantique des cantiques 4,16).*

J'ai mis en exergue de mon livre cette deuxième citation :
*Alors je te ferai
le don de mes amours (Ct. 7,13) qui continue ainsi :
A nos portes sont tous les meilleurs fruits.
Les nouveaux comme les anciens
je les ai réservés pour toi mon bien-aimé (Ct. 7,14).*

Les nouveaux fruits sont ceux qui mûrissent depuis Alzheimer, les anciens, ceux d'avant. On comprendra pourquoi j'ai été poussé à rouvrir le puits de notre maison et à faire du récit de cette réouverture la parabole d'une ouverture spirituelle.¹⁸ Par sa maladie et son amour dépaycé, Janine a ouvert le puits de mon âme. Elle qui m'a

¹⁶ *Ibid.*, p. 67.

¹⁷ *Ibid.*, p. 8.

¹⁸ Jean Witt, « Puissances du silence », *Peut-être*, revue poétique et philosophique. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, N°3, 2012, pp 179-186

demandé que je l'aide à rentrer à la maison, dont je serais le premier à la visiter, elle m'a pris par la main et m'a fait visiter ma maison intérieure, là où l'on peut *prier dans le secret* (Mt. 6,6).

Si tu me voyais de l'intérieur, tu me verrais, a dit Janine. Par le frémissement de ses *paroles belles*, elle m'a ouvert son jardin secret. *Je t'ai tout dit de moi*, m'a-t-elle confié, *et toi tu ne m'as rien dit de toi*.

Hélas, même si elle comprenait sur le moment, ses oreilles étaient devenues incapables de retenir. Et elle posait de nouveau les mêmes questions, qui me creusaient :

- 114 -

Où habites-tu ?

Qu'est-ce que tu as fait dans ta vie ?

Et quand j'ai fini de lui raconter mon histoire, elle dit :

C'est étonnant, c'est le même parcours que celui de mon mari.

Et une fois elle a ajouté :

Tu n'as pas regretté d'avoir quitté les dominicains ?

*Tu aurais dû persévérer...*¹⁹

Petit à petit, mais inexorablement, les *paroles belles* de Janine se déconstruisent et elle se met à parler l'alzheimer qu'elle mélange avec le français. C'est un mélange de phrases cohérentes et incohérentes, ces dernières devenant de plus en plus prépondérantes.

Septembre 1996 : Nous nous promenons et croisons un cheval qui tire une charrette. Janine s'arrête :

- *Je suis comme ce cheval.*

- *Comme ce cheval ?*

- *Oui, il ne parle pas et moi je ne sais plus parler.*²⁰

Mars 1995. Causerie du soir :

- *J'ai quel âge ?*

- *Soixante-dix ans*

- *Je connais mes origines, mai je ne retrouve pas mon principe.*

Non, ce n'est pas cela que je voulais dire.

*Tu sais, c'est comme les femmes qui... ça c'est une taie d'oreiller. Ce que je dis, c'est du charabia. C'est incohérent ce que je dis. Pourtant ce que je veux dire n'est pas difficile. Ma bouche ne me suit plus.*²¹

Août 1996

Ils sont trois titres. Et ceux qui marquent la chaîne, tout ça, ça fait des bêtises.

¹⁹ Jean Witt, *op.cit.*, p. 93.

²⁰ *Ibid.*, p. 174.

²¹ *Ibid.*, p. 172.

*Tu ne comprends pas, hein ?
Moi-même je n'y comprends rien.
Il y a encore une table, mais ils sont roses.
Je ne sais pas ce qu'ils font.
Et moi non plus, je ne sais pas ce que je fais.
Bientôt je n'oserai plus parler.
Je perds mon langage.²²*

Depuis cinq ans, Janine ne parle plus, même pas l'alzheimer. Mais si elle a perdu son langage, elle n'a pas perdu son visage. Et son visage est parlant. Comme sur cette photographie prise en été 2009 au sujet de laquelle j'ai écrit :

*Ton sourire éclaire mes pages d'écriture.
J'écris à la lumière de ton visage.²³*

Ou encore sur cette autre photographie prise en 2006. Nous écoutons Mozart. Janine a les yeux fermés, comme en extase. C'est comme si je la voyais de l'intérieur. J'ouvre mes yeux à son visage et mes oreilles à la musique. Je me rappelle ce mot de Janine en octobre 1995 :

Cette musique est si belle. Elle mériterait que tu me fasses l'amour.

Aujourd'hui, le sourire de Janine, même simplement esquissé, est l'épiphanie de son être. Il a encore la clarté d'une étoile qui nous guide vers elle. Et même si son sourire s'éteint, Janine s'appelle Janine jusque dans son silence.

J'écoute son visage intériorisé,
visage sans visage.
Nous nous rencontrons
dans le silence
de nos puits.

10 mars 2012. - 115 -

²² *Ibid.*, p. 174.

²³ Jean Witt, « J'écris à la lumière de ton visage », *Peut-être*, revue poétique et philosophique. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, N°2, 2011, pp. 189-195.

Refuse de distinguer entre ta pensée et ta vision directe des êtres du monde, entre les états intérieurs et les trésors qui nous envahissent par la voie des sens. Il ne s'agit pas de les sacrifier l'un à l'autre, mais d'être fidèle à ce fait initial de l'expérience humaine qu'est leur jaillissement simultané. Intuitions spirituelles et regards dans l'espace ont un caractère indissociable. Le trahir, c'est déjà tout fausser – c'est reconstruire, suggérer, fabriquer, re-présenter, au lieu de témoigner de ce qui a lieu – notre seule et véritable tâche de poètes.

[...]

La conscience, pour se saisir, a besoin de points d'application concrets.

Claude Vigée, *Journal de l'Été indien* (1957).



